

Entretien avec Josef Robakowski

Daniel Carrière

Volume 9, numéro 3, mars-mai 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34218ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Carrière, D. (1990). Entretien avec Josef Robakowski. *Ciné-Bulles*, 9(3), 40-41.

« L'indépendance est le seul contexte dans lequel l'art peut exister. »

Josef Robakowski

par Daniel Carrière

(Interprète : Marielle Nitoslawska)

Josef Robakowski est une voix dominante de l'avant-garde polonaise. Il a fait des films et des vidéos qui poursuivent une démarche structuraliste. Il a écrit sur l'art contemporain polonais et dirige une galerie à Lodz. Le cinéma et la vidéo de Josef Robakowski posent un regard distancié sur une société qui, d'après lui, domine toujours et peut craquer à n'importe quel moment.

Le premier octobre 1989 au Cinéma Parallèle, le Vidéographe inaugurait la Quinzaine de la vidéo. Lorsque Josef Robakowski est entré dans le café, la foule a applaudi sans hésitation. C'était la première fois qu'il mettait les pieds à Montréal, son visage, par contre, était connu de tous — il était reproduit à quatre exemplaires sur l'affiche de la Quinzaine, notamment — et la plupart des gens présents avaient vus **Options : portrait d'un artiste dans l'Europe des ignorés**, de Marielle Nitoslawska, un documentaire vidéo qui traite des artistes coupés de leurs modes de production, en Pologne, au début des années 80. Dans le cas de Josef Robakowski, du jour au lendemain, il n'a plus eu accès à la pellicule et aux laboratoires. La vidéo est venue sauver son art, en quelque sorte, de la démission totale ou de l'exil. À défaut du cinéma, il lui restait les images. Il est resté en Pologne.

Ciné-Bulles : *Comment est-ce que la situation a changé en Pologne, pour les artistes ?*

Josef Robakowski : Les artistes polonais ont fait l'objet d'un gigantesque lavage de cerveau, qui était malheureusement le résultat d'une situation politique sur laquelle ils n'avaient aucun contrôle. Il y a eu une période où toute diffusion d'art a cessé. Une période qui a duré cinq ou six ans, au début des années 80.

Les artistes qui ont continué à créer devaient se rendre compte que l'art peut exister dans toutes les situations. Il n'y a pas de situation qui puisse détruire l'art. Le lavage de cerveau a été une situation extrême, j'appelle cela une grande chance. Dans tous les pays, on vit cela de façon plus ou moins intense, sauf qu'en Pologne, le mur était évident. Cela a eu un effet de catalyseur sur la conscience de l'activité artistique. Lorsqu'on n'a plus accès à la diffusion, on se pose la question : « Pourquoi est-ce que je fais ce que je fais ? » Les artistes ont appris qu'il n'est pas possible de leur enlever leur art.

Effectivement, il y a d'énormes changements en Pologne, depuis plusieurs mois. Tout cela est, d'une part, très excitant, mais tout le monde se méfie. On ne connaît pas l'effet final de ces changements, parce qu'on n'a pas la possibilité de savoir ce que cela va donner, où cela va aboutir, quelle forme de société cela va créer. On voit les changements, on ne sait pas où ils mènent. D'une part, parce que c'est une nouvelle expérience, unique, et d'autre part, à cause de tous les changements qui ont eu lieu dans ce pays, et en Europe de l'Est, depuis voilà déjà 50 ans, à cause des nombreux dégâts. En sauvegardant une certaine indépendance face à tout ce qui se passe, le vrai engagement a lieu. Si, de façon catégorique, les artistes reontraient dans les rangs de Solidarité, par exemple, ils perdraient leur engagement, ils seraient sous-loués à quelque chose.

L'indépendance est primordiale pour sauvegarder le pluralisme dans l'art, et aussi la pureté de l'art. Je déteste avec passion toute idéologie qui voudrait me récupérer, l'armée, les partis politiques, les politiques centralistes, tout ce qui fait perdre la liberté à l'artiste. L'indépendance est le seul contexte dans lequel l'art peut vraiment exister.

Ciné-Bulles : *Où est-ce que la vidéo entre en ligne de compte dans votre démarche ?*

Josef Robakowski : En ce moment, et depuis quel temps, la vidéo est le médium qui m'est le plus proche, parce qu'il peut exprimer mon état d'esprit de la façon la plus directe, la plus claire, la plus adéquate, la plus transparente. La vidéo a une caractéristique vraiment incroyable que peu de gens ont vue, elle permet une immense intimité qui fait d'un geste privé un geste public. Je peux préparer, chez moi, un geste ou une construction de la réalité tout à fait personnelle, tout à fait privée, et cette activité peut être diffusée de façon massive. **Vue de ma fenêtre** a été montré en Allemagne de l'Ouest, à la

télévision. Il n'y a qu'avec la vidéo que cela est possible. Aucun des autres média n'offre cette possibilité, à cause des structures qui ont envahi les mass média, surtout dans les pays où ils sont étatisés à cent pour cent.

Je suis profondément énervé que la vidéo reste parfois enfermée dans son circuit. Le grand intérêt de la vidéo c'est cette possibilité, au moins théorique, de sortir, de provoquer un discours fabuleux à un niveau public.

Ciné-Bulles : Le réseau de télévision est-il le meilleur véhicule pour la vidéo ?

Josef Robakowski : Jamais je ne pourrais dire que le réseau de télévision est le mode de diffusion idéal pour la vidéo. J'adore l'idée qu'une bande puisse passer d'une main à une autre, que les gens puissent s'organiser d'une façon complètement indépendante, spontanée. Cet aspect de la vidéo est très important pour moi. Les gens produisent, se passent l'information et visionnent les oeuvres, toujours dans des conditions intimes. C'est un procédé que j'affectionne particulièrement. Par contre, ce qui est absurde et en même temps dramatique, c'est qu'avec la possibilité de diffuser publiquement, sur un réseau, donc d'avoir accès à énormément de gens, le produit, très personnel, fait avec des moyens technologiques énormément simplifiés, côte à côte avec le produit traditionnel de la télé, provoque une confrontation. La confrontation ne peut avoir lieu que dans le forum que la télé procure. Dans nos circuits fermés, on ne se confronte pas avec d'autres réalités.

J'aimerais penser que les produits d'artistes ne détiennent pas moins de valeur, idéologique ou artistique, et puissent vraiment être considérés de façon parallèle aux produits de nature commerciale, les grandes productions. Ce n'est pas la quantité de moyens qui détermine la valeur des choses. Le produit commercial a un but très clair, préétabli. Dans mon travail, le problème de l'intention finale n'existe pas dans le même sens ; c'est un procédé qui n'est pas calculé dès son début. Les conséquences esthétiques deviennent une ligne directe du travail, l'effet du travail. Le travail commercial aussi doit utiliser une esthétique, il faut certaines conventions pour parler à un grand nombre de gens. Tandis qu'en travaillant comme je le fais, je n'ai pas le même problème, je commence avec moi-même et je n'ai pas le but de me faire connaître aux masses. Je le fais parce que je dois le faire. Pour moi c'est très clair.

Ciné-Bulles : Qu'est-ce que vous avez envie de dire aux intellos québécois ?

Josef Robakowski : Je suis convaincu que les mêmes problèmes existent ici. Il y a deux façons de diriger ou de conditionner l'être humain : le luxe et la violence. À ma connaissance, en Occident, on peut facilement flatter l'être humain pour qu'il vive une vie plutôt qu'une autre. Aussi facilement qu'en Pologne on peut l'agresser pour qu'il vive autrement. Les problèmes des artistes sont les mêmes mais notre réalité est différente. Mes préoccupations ne sont pas nouvelles. J'ai toujours cru que l'art détestait les convenances, que partout l'art lutte pour la même chose, la liberté d'esprit. Mon travail démontre cette croyance. Il ne faut pas se laisser aveugler par les différences, il n'y a que les structures qui changent. Ce n'est pas toujours une question d'oppression, mais l'effet est le même. Il y a ici une espèce d'incroyable délicatesse, que chaque Polonais qui va à l'Ouest ressent comme un choc en descendant de l'avion. Il y a un grand coussin, qui n'existe pas dans les pays de l'Est, surtout pas en Pologne, où les gens sont devenus très agressifs, où il n'y a pas cette délicatesse qui endort. Les gens sont beaucoup plus aux aguets, plus éveillés. Ici, tout semble se passer dans une atmosphère de compréhension et de confiance. Je suis sûr que cela ne peut être que superficiel. C'est impossible que tout le monde ait une telle confiance en l'autre. En Pologne, la réalité a appris aux gens à cultiver l'anarchie. C'est une réaction à toutes les tendances qui unifient nos vies, qui voudraient que nous vivions tous nos vies de la même façon, que nous ayons les mêmes valeurs.

Cette situation a développé une attitude de « sauve qui peut », en art, dans la vie, semblable à celle des temps de guerre. Les gens développent une vie complètement privée, sans tenir compte de l'État, d'aucune institution, de rien. Ils construisent un monde imaginaire qui est le résultat d'un phénomène qu'on peut percevoir comme étant un peu tragique : sauve ta peau si tu peux.

La crise, qui dure depuis tellement longtemps, a donné naissance à des comportements nouveaux. Les valeurs traditionnelles comme la patrie sont disparues. Je trouve que c'est terrible, que cela a donné naissance à des folies absolues, malgré tout intéressantes. La guerre a donné lieu à une condition où les gens survivaient. Si on étend cela sur 10, 15 ou 20 ans, cela donne un nouvel état d'esprit, une nouvelle forme de société. ■